



CULTURE

Les années Ané de Dominique A

A 46 ans, le jeune homme frêle de « Twenty Two Bar » a forcé dans son corps et dans sa tête. Avec « Eléor », son dixième album, qui sort tandis que paraît son livre « Regarder l'océan », il assume son statut d'auteur

MUSIQUE

A lors ? On reprend la séance de psychanalyse ? », demandait-il quand nous nous retrouvons. « J'étais une vraie hûtre. Il y a chez les miens une pudeur énorme. Des non-dits, un nœud. J'en suis la résultante. » Dominique A part de ce petit rire qui fait « pffff », le même sur scène qu'à l'arrière de ce bistrot où une Kronenbourg aide à passer l'inquiétude qu'il y a toujours à se retrouver sous la mitraille. « Il y a des silences dans cette famille. Des meurtriers aussi. Au détour d'une discussion j'apprends que tel grand-oncle a été condamné pour avoir assassiné quelqu'un, que d'autres sont partis à Cayenne... Je pourrais

fouiller. Mais je ne veux pas trop savoir qui je suis. Il n'y a pas chez moi de volonté de règlement de comptes. Juste celle de déchiffrer une forme de rejet qui m'a habité. A l'adolescence, je l'ai exprimée par de la colère. En grandissant, j'ai pris plus de distance. Quand je fais de la musique, je me sens solide. »

A 46 ans, le chanteur signe avec Eléor son dixième album. Une entrée remarquée dans les charts, meilleure encore que pour *Vers les lueurs*, plus de 50 000 albums vendus, qui lui avait valu une couronne aux Victoires de la musique en 2013. Et puis un nouveau livre... « Si ma ligne de vie venait à se casser/J'aimerais pour finir avoir encore le temps/De monter sur la dune et le voir écumer/J'aimerais pour finir regarder l'océan », chante-t-il, le 15 mars, à la Maison de la radio pour le lancement de l'album. *Regarder l'océan* qui paraît le 15 avril chez Stock en est l'écho évident.



Dominique A d'un côté. Dominique Ané de l'autre. Le premier est une icône sans âge de la chanson made in France, rock à texte, mélancolie avec réverb'. Le second vient d'avoir un enfant. Un second garçon. Après Yuri, 17 ans, fils de son ancienne complice François Breut, voici Orson, avec Laetitia Velma qui cosigne le tube de son dernier album. Et avec l'enfant qui vient de naître, ce sentiment de finitude, ce désir d'inventaire qui salue la paternité.

UNE VIOLENCE TENUE EN LAISSE

« Je cherche juste à connaître les ferments de ma mélancolie sans entrer dans le détail. Ça risquerait de révéler chez moi une violence qui est bien tenue en laisse, dit-il de ses gestes doux, presque féminins. Tout est sous contrôle par la musique depuis que je suis gamin. »

Le jeune homme frêle de *Twenty Two Bar* est devenu avec le temps une sorte de Buzz l'Éclair, menton carré, cou de taureau, planté droit dans le sol, la guitare solidement arri-mée. Mais dans ce corps massif brille la même lueur enfantine qu'autrefois. Il a peur des orages, avoue une trouille bleue des fantômes. Un jour, il a quitté une maison où il venait d'emménager parce qu'il sentait « *des présences* ». Il ne croit pas en Dieu mais navigue sur la ligne fragile de ses émotions, parle d'épiphanie, d'illuminations. « *J'aime que les choses m'échappent* », murmure-t-il. Il est un livre ouvert qu'il aimerait donner à lire, se défendant d'en être lui-même l'exégète, laissant à de plus fous ces soins ambitieux : creuser les mystères profonds dont il s'est désenglué sans trop savoir comment ni savoir pourquoi.

Provins. Malgré les rayons qui percent le ciel ombrageux de Champagne, la ville est vide en ce jour de semaine. La population laborieuse prend chaque jour le train pour Paris. Restent

les lycéens et les désœuvrés. A un jet de pierre de la capitale, le tableau d'une province qui s'ennuie. UMP contre Front national au second tour des départementales. Au Café des Sports, personne n'a jamais entendu parler de Dominique A. L'enfant du pays, c'est Alain Peyrefitte. Avenue, bibliothèque, maison... l'ancien garde des sceaux est partout. Pour rejoindre les labours tristes de la Buissonnière, sur le plateau où Dominique A a grandi, il vous faut passer « *devant le commissariat* ». Facile à trouver : ailleurs ce grand bâtiment design serait un théâtre ou un centre d'art. Ici, c'est la maison poulaga.

« On ne se forme pas que par rapport aux gens. Chaque être s'explique par une foule de choses. Moi, je me suis beaucoup formé par rapport à l'espace, aux lieux. » Une manière pour lui d'éviter de s'appesantir sur ce trio replié sur lui-même dans lequel il a poussé ? Enfant unique. Père enseignant, mère au foyer. Milieu communiste. Ferrat, Brel et Léo Ferré pour la BO. Rajoutez un peu de Quilapayun et un zeste d'Anne Sylvestre. Peu d'amis et beaucoup de chats. Comme sa ville, son enfance s'est construite de remparts.

On est au début des années 1980. Il écoute Taxi Girl, Tokow Boys, Marc Seberg... Il achète sa première guitare en Andorre où ses parents vont faire le plein d'anisette et s'enregistre sur un magnétophone à cassettes. Il chante en tapant sur une corde. « *J'ai fait des chansons assez abouties avant d'avoir su placer un accord. Du hip-hop avant la lettre : mais*

**UN JOUR, UN GARS
LUI A DIT : « TU SAIS,
ON NE DANSE PAS
SUR TA MUSIQUE,
ON DANSE
SUR TES MOTS. »
ÉLECTROCHOC**



j'avais le flow, pas les "instrus". » Il y a dans sa voix une scansion monotone qu'il revendique. « Elle sort comme ça. C'est l'outil qui m'a été confié. Une voix à la française, très classique, un truc à l'inverse de "ces petites nénettes qui mettent de l'accent tonique partout". » C'est Jean-Louis Murat qui le lui disait comme ça. « Et il a raison. »

LES BRUMES DE CHAMPAGNE

Tout cela, il l'a raconté dans un livre précédent, *Y revenir* (Stock, 2012) avec lequel *Regarder l'océan* semble ne faire qu'un. Le premier finit par «... puis me rendors », le deuxième commence par « J'ouvre les yeux... » Il le fait remarquer. Quand le premier concerne l'enfance à Provins, le deuxième, lui, aborde l'adolescence, puis les tournées, les ruptures, la création... Restent toujours en filigrane les brumes de Champagne où est née sa mélancolie, cet indicible marais comme la rue du même nom où sur le mur de l'école dont ils habitèrent un appartement de fonction, est toujours inscrit en énormes lettres : « Travail et gaieté ». Goût amer. Pastille Vichy.

Dominique A n'ose plus mettre les pieds à Provins. Pour quoi faire ? Après son livre, le maire UMP, Christian Jacob, l'aurait, lui a-t-on dit, déclaré *persona non grata*. « C'est dément et assez réjouissant », sourit-il. « Pensez-vous, mais pas du tout », s'étonne l'édile avec faconde. « Certes, il raconte Provins avec mélancolie. Entre haine et passion. On est dans le cliché. Mais c'est un artiste et je le prends comme ça... Bon, c'est sûr, on est sur des cultures différentes. Lui raconte que le 10 mai 1981 et l'élection de Mitterrand, c'était la fête chez lui. Chez moi, c'était deuil national. Il n'empêche : je serais ravi qu'il vienne et qu'on se promène ensemble dans la ville. »

Le département, lui, a profité de ses derniers instants de socialisme (il vient de basculer à droite) pour consacrer au chanteur une exposition au Musée de la Seine-et-Marne à Saint-Cyr-sur-Morin, une vingtaine de kilomètres vers le nord. Oh ! pas grand-chose : quelques rédactions du collège, ses cassettes audio customisées, ses critiques rock dans le fanzine du lycée, une guitare, quelques vinyles, des vidéos... – « une valise

que j'ai vidée qui était chez mes parents. J'ai évité de trop regarder les textes pour ne pas me retrouver paniqué par l'indécence » – soit l'histoire d'un gosse dans les années 1980, banale et universelle, disposée au grenier, au-dessus des collections permanentes du musée, métiers à tisser et outils agricoles.

Chez Dominique A, une inquiétude guette au détour de la phrase, du chapitre : l'adulte et l'enfant, l'adulte qui vient chercher l'enfant, le sauver. « *Tout le barnum artistique, je l'ai développé parce que je ne me supportais pas physiquement* », confie-t-il. La musique comme antidote, seul refuge. « *A une époque, Bernanos m'a un peu pourri la tête. Mais il m'a parlé d'une chose dont j'ignorais l'existence : la ferveur. Ce sentiment de sacré, je l'ai mis dans ma musique. C'est pour ça qu'elle l'a emportée sur tout le reste. J'y ai mis tout ce que je pouvais de foi et de croyance. C'est mon côté Bernadette.* »

Un jour, à la sortie d'un concert, un gars lui dit : « *Tu sais, on ne danse pas sur ta musique, on danse sur tes mots.* » Electrochoc. « *Il y a une dizaine d'années, j'ai changé de cycle. Mes six premiers albums étaient pour moi des disques de formation. Depuis 2006, je me sens à ma place.* » Les années Ané seront celles de l'auteur. « *J'ai longtemps fait ma coquette avec l'idée* », rit-il. Exit les Théo Torve, Dominique Belgique, Dominique Citron, tous ces faux nez dont il s'est affublé parce qu'« *Ané cela ne sonnait pas* ». Lui qui signait en février un article dans le numéro centenaire de la NRF et publie chez Stock, assume le fait de vieillir. De changer. « *Il n'y a pas de jeu de masque dans ce que j'écris donc je reviens à mon nom. Dominique A est un chanteur, un personnage public qui chante des chansons de Dominique Ané...* »

... Et regarde l'océan. « *A partir du moment où j'écris, il n'y a plus aucune certitude. Que des possibilités.* » La seule chose qu'il tient pour sûre ? C'est qu'il y a une fin à tout ça. « *Parfois je vois des gens et je me dis : "Lui, il a oublié qu'il allait mourir."* » ■

LAURENT CARPENTIER

Eléor, 2 CD, Deluxe, Digisleeve. En tournée à partir du 21 avril. Regarder l'océan (Stock), en librairie le 15 avril. Site officiel : Commencertainsvivent.com.



Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

DELPHINE GHOSAROSSIAN/POUR « LE MONDE »